

Photo

La maturité

La distinction reste subtile entre le Nikon D800 et la nouvelle version baptisée D810. Fini la variante « s » (gestion prioritaire des hautes sensibilités) ou « x » (pour une définition pantagruélique) mais désormais un modèle unique. L'essentiel se cache donc au cœur du boîtier, avec un capteur amélioré plein format (24x36) et ses 36 millions de pixels. Son processeur Expeed 4 de dernière génération ouvre de grandes opportunités, comme la compression sans perte de données des fichiers au format NEF (propre à Nikon) pour une meilleure qualité d'image que le standard JPEG. Sa plage de sensibilité offre un éventail étendu de 64 à 12.800 ISO sans dégradation, pouvant aller jusqu'à 51.200 ISO. L'autofocus reste fidèle aux 51 collimateurs pour une efficacité déjà prouvée. Plus achevé, le D810 est capable de détecter les variations d'intensités lumineuses pour en équilibrer l'importance et éviter les sous ou surexpositions. Les amateurs de times-laps (prises de vues séquentielles programmées) ne seront limités que par l'espace libre de la carte mémoire où l'autonomie de la batterie. La vidéo bénéficie également d'un comportement exemplaire avec du full HD, que ce soit en 24p ou 60p. Son écran, non tactile, voit augmenter sa définition pour atteindre les 1.229.000 points. Un obturateur



100 % silencieux fait son apparition, ce qui en fait le boîtier le plus discret du marché. Une somme de petits plus pour un coût de 3.200 € le boîtier nu.

Richard MALENFERT

« Telex Iran » à l'Élysée Lausanne

Photographe et ancien président de l'agence Magnum, Gilles Peress a révélé toute la quintessence de son talent dans un reportage photographique désormais mythique, « Telex Iran », publié en 1984 aux éditions Contrejour. Un livre qui se situe au nirvana des ouvrages d'art photographique avec « Les Américains » de Robert Frank ou « Le voyage Mexicain » de Bernard Plossu. Grâce à une donation, le Musée de l'Élysée Lausanne vient de faire entrer dans sa collection de 100.000 photographies originales une sélection de 100 tirages 40x50 réalisés pour la réédition du livre en 1997 chez Scalo. Des images que le musée s'empresse d'exposer jusqu'au 30 novembre. Gilles Peress a photographié les pages les plus sombres de l'histoire contemporaine, de la guerre civile en Irlande du Nord aux charniers de la Bosnie et du Rwanda. En 1979, il part en Iran photographier la révolution qui bat son plein. Il saisit le chaos et les contrastes des différentes mouvances politiques et religieuses en présence, l'effervescence des villes, mais aussi des scènes du quotidien, anodines, ironiques ou brutales. « Les photographies de Peress ne prétendent pas raconter cette histoire – ni aucune histoire – mais sont les enregistrements presque sismographiques de ses perceptions, de ses rencontres et, surtout, de ses émotions », dit Magnum de ce travail qui a influencé des générations de photographes.

Fred JIMENEZ



© Gilles PERESS



Guillaume Tetu (à droite) compte sur le repositionnement de la marque et sur l'arrivée du charismatique Cantona pour conquérir de nouveaux marchés.

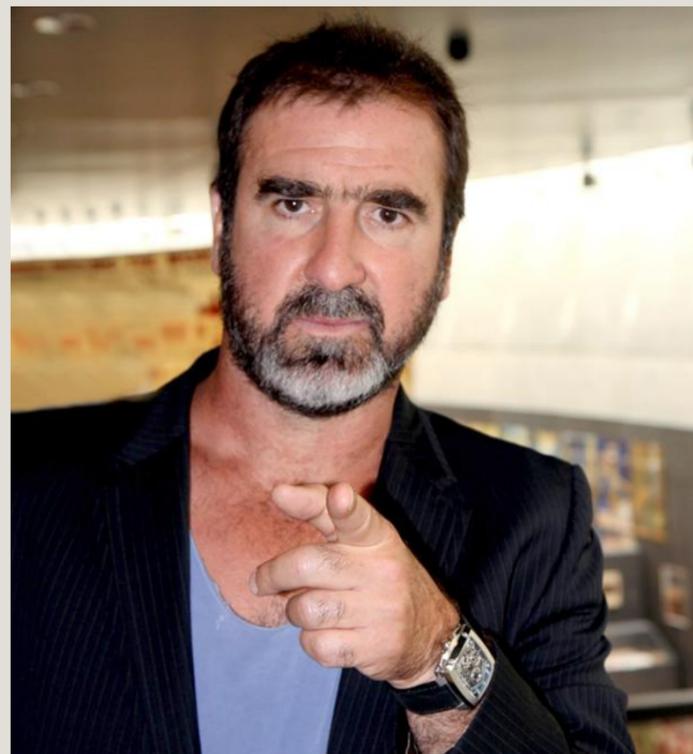
Le design et l'architecture

D'abord ce curieux nom : Hautlence. « L'anagramme du nom Neuchâtel. Pour rendre hommage à tous les artisans du secteur et à ce berceau de l'horlogerie », explique Guillaume Tetu, co-fondateur de la marque. Ce Lyonnais pur jus, formé à l'école du design, est à la base du projet. Après avoir travaillé deux ans pour Rolex, il rejoint TAG Heuer en 1997 où il passe sept années comme concepteur produit. C'est là qu'il rencontre Renaud de Retz, en charge du marketing dans le groupe LVMH. « On est devenu potes. On avait des idées de rebelles. Au départ, on voulait créer des concepts et puis on s'est rendu compte qu'il y avait la place pour une marque. Pour des gens qui veulent une heure un peu plus ludique. » Le fil conducteur, c'est « une architecture affirmée dans la lecture de l'affichage », synthétise Guillaume Tetu. Un troisième élément vient se greffer à l'engrenage en la personne de François Quentin, designer lui aussi, qui avait notamment œuvré sur la boîte de la très identifiable montre Tambour de Louis Vuitton. L'aventure démarre. Les copains cassent leur tirelire et lancent la marque. « Le départ a été fulgurant. » Ces garde-temps décalés font un tabac, notamment auprès de la clientèle russe. Et ce, en dépit de prix stratosphériques. La crise mondiale de 2009 a failli stopper les roues et les rouages d'Hautlence. Le salut vient en 2012 avec le rachat (pour un franc suisse et... les dettes à éponger) par MELB Holding. Dans ses rangs figure Georges-Henry Meylan, l'ex-patron d'Audemars Piguet. Autant dire, un expert. La stratégie est revue. Notamment le repositionnement des prix. Depuis, Hautlence a repris son rythme. Sans déroger à sa spécificité, à son ADN, comme on aime à le répéter dans le milieu.



La spécificité d'Hautlence apparaît au premier coup d'œil dans la lecture de l'heure.

Montres

HAUTLENCE
SE LA JOUE REBELLE

L'Invictus Morphos, avec ses inserts en forme d'aile de papillon, sort en série limitée à 250 pièces et sera vendue autour de 22.000 €.



Après quelques turpitudes, la jeune marque horlogère a recruté... Éric Cantona. L'ex-enfant terrible du football français entre en scène. Le temps s'arrête...

« Quand Hautlence m'a contacté, je ne connaissais pas la marque. Je me suis renseigné sur qui elle était. On s'est rencontré et le projet m'a plu », explique l'ancien footballeur.

est différente. D'abord parce que l'étoffe de Cantona dépasse le gabarit d'autres sportifs dragués par le milieu horloger. « Oui j'ai été contacté par d'autres, mais ce qui m'a plu, ici, c'est le côté créatif, le fait aussi que ce soit une entreprise à échelle humaine (NDLR : une douzaine de salariés) et enfin que je sois associé à la conception de la montre. J'ai fait des propositions, j'ai trouvé face à moi des gens réactifs. Il y a eu de vrais échanges. Je suis fier d'avoir travaillé avec eux. Ce sont des fous géniaux. »

Dans la bouche d'Eric Cantona, ces mots ont la valeur des caviars qu'il délivrait à ses partenaires sur le terrain. Le fruit de ce travail a débouché sur la création du premier chronographe de la maison. Un modèle baptisé Invictus Morphos. Dans l'imaginaire des gens, le nom de Cantona est généralement associé à la couleur rouge. Celle de Manchester United – « Eric the Red », of course, celle de ses légendaires colères. Un rouge synonyme de rebelle depuis James Dean et son fameux blouson du même ton dans « La fureur de vivre ». Mais avec Canto, il faut s'attendre à tous les

contre-pieds imaginables. Lui a opté pour le bleu. Mais pas n'importe lequel. « Celui des ailes du papillon morphos » découvert, dit-il, dans l'œuvre de l'artiste britannique Damien Hirst. Il tenait là son idée. Pour cet objet qui égrène inexorablement le temps, il voulait un symbole de liberté absolue, mâtiné de fragilité. D'où ces inserts de nacre bleutée, dans le cadran, qui figurent les ailes du papillon. « Dans morphos, il y a aussi métamorphose », note, l'accent chantant, Cantona. La chrysalide qui mue et se transforme en papillon à l'existence aussi flamboyante qu'éphémère. Métamorphose mais aussi métaphore de la vie et de sa temporalité. « Est-ce le temps qui passe ou nous qui passons ? », s'interroge encore l'insaisissable rebelle. Morphos, métamorphose et dieu Chronos. À chacun son temps et sa destinée... Eric Cantona a choisi, lui, de vivre plusieurs vies en une, multipliant ainsi les métamorphoses. À Hautlence de se synchroniser sur cette cadence.

Sam BONJEAN